

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 51

Artikel: Lausanne, le 17 décembre 1870
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180994>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 17 décembre 1870.

Ils étaient une dizaine dans une de nos petites localités, qui avaient résolu d'y introduire tous les usages des grandes cités. Malheureusement, ils n'avaient guère emprunté jusqu'alors à celles-ci que quelques modes nouvelles et plusieurs anciens défauts.

L'un d'eux, qui passait pour une forte tête, avait rapporté de l'un de ses derniers voyages l'idée de fonder un cercle, et la réalisation de ce projet ne pouvait manquer de le grandir encore dans l'opinion de ses concitoyens.

Il alla chez tous ceux qui, comme lui, étaient partisans de l'imitation, et il leur dit :

— Ils ont là-bas leur *Beau-Séjour*, pourquoi n'aurions-nous pas le nôtre ?

Un seul osa répondre :

— Parce qu'ils vivent là-bas et que nous vivons ici.

Cependant l'idée fit son chemin, la fondation eut lieu, et chaque jour les promeneurs qui voyaient les ouvriers occupés à restaurer la maison choisie par les membres du cercle, disaient en s'arrêtant avec admiration :

— C'est pourtant ce diable de *** qui dirige toute cette affaire. Cet homme ira loin, il sera nommé au Grand Conseil un de ces quatre matins.

Au bout de six mois, la population masculine de la petite ville de *** ne comprenait pas comment elle avait pu vivre jusque-là sans un cercle.

Quant aux femmes, qui n'eurent bientôt plus dans leur société que quelques vieillards, elles ne s'expliquaient pas que l'on pût vivre avec une pareille institution et maudissaient le fondateur du cercle autant que le bénissaient leurs maris.

Pour ces derniers, c'étaient une source de plaisirs, plaisirs de vanité d'abord, de vanité ensuite, et ensuite de vanité.

Au fond, la vie du cercle était ennuyeuse à mourir. Mais du moins, cela faisait dire de vous : « C'est un membre du cercle ! »

Puis le cercle se trouvait naturellement à la tête de tout ce qui était manifestation publique. C'était dans son sein que s'élaboraient les listes électorales, les meilleures, cela va sans dire.

Le balcon du cercle dominant une promenade publique, on y montait, on y regardait le monde, et on y était regardé.

Puis on pouvait dire, le soir, après une heure

passée dans la société de sa femme ou de sa mère qu'on trouvait ennuyeuse : Je vais au cercle !

Dans une discussion sur la politique ou toute autre matière, on avait le droit de prononcer ces mots : « ce n'est pas ce qui se disait hier au cercle. » Et par là on se faisait écouter, et la jeune génération n'hésitait pas à vous donner raison. Quelques esprits routiniers se permettaient de persister dans leurs idées, mais on se contentait de les regarder comme de pauvres esprits.

Comme les plaisirs du cercle étaient infinis, après ceux de la vanité venaient ceux de la paresse. On n'avait pas besoin pour s'y rendre de faire toilette, de se raser le matin; les gants étaient regardés comme une superfluité; la conversation était dispensée d'une trop grande politesse de langage; enfin on pouvait s'asseoir à son aise, marcher à son aise, cracher à son aise et fumer à sa guise.

Le cercle recevait chaque année une vingtaine de romans nouveaux dont la lecture lentement savourée fournissait matière pendant de longues semaines à réflexions, à commentaires, et surtout à critique pour les lettrés de la société. Les titres seuls de ces romans fascinaient l'imagination : *Ernestina* ou *Un roman au fond de la mer*; *l'Homme au poignard*; *Mémoires d'un damné*; *Une passion terrible*, etc., etc. Le cercle était en outre abonné au *Petit Journal*; au *Charivari*, au *Carillon*, au *Journal pour rire*, etc.

Les nouvelles des coulisses de théâtre, les récits de vols et de meurtres, les commérages sur les prétendues intrigues d'un beau monde imaginaire, nourrissaient l'esprit un peu blasé des membres du cercle.

Le jeu était le dernier et le plus grand de tous les plaisirs.

Il faut avouer que la société des femmes était bien ennuyeuse dans la cité de ***. Elles n'avaient pas du tout l'intelligence virile. Aux grandes questions dont s'occupaient leurs maris, elles préféraient les petits faits qui intéressaient leurs familles; elles s'amusaient du babil de leurs enfants, trouvaient de l'intérêt à leurs conversations et à leurs jeux; elles aimait l'ordre, l'économie, la bonne tenue, la politesse; elles exigeaient qu'on fût réservé de langage et de manières devant leurs filles et devant elles-mêmes; elles n'aimaient pas que l'on crachât dans la cheminée, encore moins sur le parquet; qu'on leur lançât à la figure l'odorant parfum du cigare; qu'on jetât son chapeau tout mouillé sur les meubles; qu'on se mit à cheval sur une chaise en leur

présence; qu'on allongeait ses jambes sur les sièges des fauteuils. De plus, avec leurs regards qui voient tout sans paraître rien voir, elles pouvaient remarquer que vous ne portiez pas de linge blanc ou que vous n'aviez pas les mains propres.

Enfin elles n'aimaient que médiocrement les cartes et ne jouaient qu'avec une prudence à désespérer. Elles ne connaissaient pas encore les entraînantes évolutions du piquet, ni les terribles émotions du brelan; elles jouaient simplement pour se distraire et n'avaient point encore cessé d'être femmes.

Certes, de pareilles mœurs ne procuraient aux hommes qu'un bonheur très imparfait. Ils allaient donc le compléter au cercle.

Et on était fier, on se croyait les émancipés de la tyrannie féminine. Les hommes entre deux âges, dans la fréquentation des jeunes gens, prenaient leurs manières et leur langage, et réciproquement. Les uns étaient enchantés et pensaient rajeunir, les autres étaient superbes et se posaient en hommes mûrs.

On y perdit l'esprit de famille et l'antique vénération du foyer domestique. Adieu les douces joies de la vie intérieure, les suaves épanchements, les intimes confidences; adieu le culte des dieux pénates, la poésie de la maison et du sourire des enfants; adieu les naïves causeries et les conseils de l'aïeule; adieu la paix du cœur et la sagesse de l'âme:

Mais aussi la ville de *** avait son cercle et n'en-viait plus rien à la capitale!...

Lettre d'un mobile breton.

Maman, et toi, vieux père, et toi, ma sœur mignonne, Ce soir en attendant que le couvre-feu sonne, Je mets la plume en main pour vous dire comment Je pense tous les jours à vous très tendrement, Très tristement aussi malgré toute espérance; Car bien qu'ayant juré de mourir pour la France Et certain que je suis d'accomplir mon devoir, Je ne puis pas songer au pays sans revoir La maison, le buffet et ses vaisselles peintes, La table, le poiré qui mousse dans les pintes, La soupière de choux qui fume et qui sent bon Entre les vastes plats de noix et de jambon, La sœur et la maman priant, les deux mains jointes, Avec leurs bonnets blancs et leurs fichus à pointes, Et papa qui, pensant que je manque au souper, Fait sa croix sur le pain avant de le couper. Laissons cela. D'ailleurs je reviendrai peut-être.

— Donc nous sommes campés sous le fort de Bicêtre Avec monsieur le comte et tous ceux de chez nous. Je vous écris ceci mon sac sur les genoux, Sous la tente, et le vent fait trembler ma chandelle. Bicêtre est une sombre et forte citadelle, Où des Bretons marins, de rudes compagnons, Dorment dans le caban auprès de leurs canons, Tout comme sur un brick à l'ancre dans la rade. Aussi j'ai trouvé là plus d'un bon camarade Parti depuis longtemps entre le ciel et l'eau, Car St-Servan n'est pas bien loin de St-Malo, Et nous avons vidé quelquefois un plein verre. Mon bataillon était de la dernière affaire, A preuve que Noël, le cadet du sonneur,

Comme on dit à Paris, est mort au champ d'honneur. Il avait un éclat de bombe dans la cuisse, Il saignait, il criait. Je ne crois pas qu'on puisse Voir cela sans horreur, et chacun étouffait; Mais nos vieux officiers prétendent qu'on s'y fait. On nous a porté tous à l'ordre de l'armée, Moi, j'ai tiré des coups de feu dans la fumée Et j'ai marché toujours en avant sans rien voir, Enfin on a sonné la retraite, et le soir Un vieux, au képi d'or, qui tordait sa barbiche; Et qui de compliments paraît être assez chiche, Nous a dit : nom de nom, mes enfants, c'est très bien, Et quoiqu'il blasphémât, c'est vrai, comme un païen, Et qu'il lancât sur nous un regard diabolique, Nous avons tous crié : « Vive la République. » — Ce mot-là, c'est toujours du français, n'est-ce pas? Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tous bas Et sont avec raison mécontents qu'on ricane De notre vieil abbé qui trousse sa soutane, Marche à côté de nous droit au devant du feu. Il parle à nos blessés du pays et de Dieu ; Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse De bien montrer comment on meurt après la messe. — Nous avons traversé Paris, il m'a fait peur; Puis nous l'avons trouvé dans la grande stupeur, Sombre et lisant tout haut les journaux dans les rues. Huit jours les habitants logèrent les recrues ; Nous étions, Pierre et moi, chez des bourgeois cossus, Où nous fûmes assez honnêtement reçus. Pourtant j'étais d'abord chez eux mal à mon aise Et je restais assis sur le bord de ma chaise, Confus de l'embarras où nous les avions mis. Mais leurs petits enfants devinrent nos amis ; Ils riaient avec nous, jouaient avec nos armes Et couvraient, les démons ! de leur joyeux vacarme Le bruit que nous faisions avec nos gros souliers. Bref, nous sommes partis bien réconciliés, Et les jours de congé, nous leur faisons visite. — Allons il faut finir cette lettre au plus vite, Car le clairon au loin jette ses sons cuivrés. Je ne sais pas encor si vous la recevrez, Mais je suis bien content d'avoir suivi l'école, Grâce au savoir, qu'on raille au pays agricole, Me voilà caporal avec un beau galon, Et puis je vous écris ces mots par le ballon. Maintenant au revoir, chers parents, je l'espère, Si je ne reviens pas, ô ma mère, ô mon père, Songez que votre fils est mort en défenseur De notre pauvre France ; et toi, mignonne sœur, Quant tu rencontreras Yvonne à la fontaine, Dis-lui bien que je l'aime, et qu'elle soit certaine Que dans ce grand Paris, effrayant et moqueur, Je suis toujours le sien et lui garde mon cœur. Baise ses cheveux blonds, fais-lui la confidence Que j'ai peur du grand gars, qui lui parle à la danse ; Dis-lui qu'elle soit calme et garde le logis Et que je ne veux pas trouver ses yeux rougis. — Adieu. Voici pour vous ma tendresse, est extrême Et je signe en pleurant :

« Votre fils qui vous aime, »
François COPPÉE.